

6 tatane 136 E.P.

L'après-midi

Fabuleux ! Nous avons parcouru en quelques heures plus de distance qu'en deux jours d'autoroute. Et encore nous sommes-nous régulièrement arrêtés afin d'étudier le terrain ou permettre à Adrienne de faire pipi. Adrienne, c'est la fille de Beauf. Lui, je l'appelle ainsi parce que je ne connais toujours pas son nom. Sa femme, c'est Arielle. Et son chien : Azor. Comme mon cousin. Drôle de blase pour un chien. Azor aussi pisse beaucoup... Le chien.

Notre itinéraire est des plus fantaisiste quoiqu'il semble efficace. Le moteur de la Torpédo tourne rond, la vitesse nous préserve de la chaleur et le pilote automatique a repris des forces. Tout va bien. Je suis néanmoins incapable de donner un sens à nos étranges déambulations. Ainsi avons-nous consciencieusement évité les routes les plus larges et les mieux entretenues pour divaguer à travers champs sur des voies souvent rudimentaires. Nous avons soigneusement évité les zones habitées, les lieux touristiques. Mais aussi, Beauf a délibérément et systématiquement emprunté la direction opposée au fléchage de Bison Ravi. Certes il a eu quelques hésitations, des moments d'intense réflexion passés sur un carrefour à observer le sol, flairer le danger, débrouiller les pistes, écouter le son de la terre ou prendre le vent... Jamais très longtemps cependant.

Deux fois, il nous a immobilisés au sommet d'une côte. Pour bénéficier du point de vue, disait-il. En réalité, je le soupçonne de se régaler des malheurs d'autrui. Car il riait fort en découvrant au bout de ses jumelles de lointains carambolages, il s'esclaffait d'un troupeau de vaches encombrant la chaussée quelques kilomètres plus bas et, encore, il applaudissait aux grandes manœuvres perturbatrices des militaires dans la plaine. Toutes ruses de Bison Ravi qui visent à réguler le flot tumultueux et incessant des vacanciers.

De mon côté, je reste sur ma réserve et n'affiche qu'un optimisme d'apparat. Les manières de mon guide me déconcertent. À ce moment, stoppant aux abords d'une intersection vierge de toute indication, Beauf descend de voiture immédiatement suivi par Adrienne et... le chien, que je refuse d'appeler du patronyme de mon parent. Je me piétonnise également et la petite me rejoint en courant. Elle m'aime bien. Moi aussi je l'aime bien, elle est mignonne. Je l'achèterais volontiers si je ne craignais d'incommoder mon cousin d'une présence supplémentaire imprévue et inutile.

— Tu viens ? elle me demande. Papa est perdu.

La petite saisit d'autorité ma main et me conduit jusqu'à son père qui inspecte précautionneusement les lieux. Arielle est restée dans l'auto.

— Rien... grommelle Beauf... pas une marque... c'est pas normal...

— Je te l'avais dit, papa, qu'on finirait par avoir des problèmes.

— Tais-toi... laisse-moi réfléchir.

— Moi, je voulais partir en colo.

— I prenaient pas les filles, tu sais bien. T'es pas contente d'être avec ton papa et ta maman ?

— Non!

— Bon, maintenant tu te tais ou tu reçois une claque !

Il se tourne vers moi :

— Mon vieux, je sais plus trop où aller... ça sent le piège à plein nez, trouvez pas ?

Je ne sens rien qu'une odeur puissante de résine de pin, car cette essence règne sans partage sur notre environnement. Je hume l'air ambiant en témoignage de sollicitude. Beauf cogite. Au terme de quoi, il ramasse ostensiblement un caillou de sorte que le chien trépigne et jappe d'excitation. Alors seulement, il le lance loin sur la route de droite.

— Va chercher, Azor !

L'animal ne se le fait pas dire deux fois. Il démarre en trombe, soulevant une traînée de poussière. Truffe au vent, il suit exactement la trajectoire de la pierre qui retombe bientôt, fidèle à l'enseignement de Newton... rebondit... rebondit encore...

Soudain : l'explosion !

Dans la seconde qui suit je me retrouve plaqué à terre, Adrienne blottie entre mes bras, tandis qu'une mitraille de projectiles divers et pointus pleut sur nos têtes. Cela dure quelques secondes à peine. Lorsque nous ouvrons les yeux, il ne reste plus à la place du pauvre chien qu'un grand trou dans la chaussée et un panache de fumée qui s'élève dans les airs. Adrienne se met à chialer.

— Une mine, souffle Beauf à quatre pattes. Bon Dieu ! Il s'en est fallu de peu. Bison Ravi affine ses méthodes. Pas un indice, pas une trace... il faudra doubler de vigilance.

— Mon chien ! pleure la fillette.

— Tais-toi donc ! fait-il de mauvaise humeur en se redressant tout à fait. Je t'en trouverai un autre, de clebs.

Il la pousse dans la voiture, où elle braille encore plus fort. Il m'adresse un clin d'œil rusé.

— Un de moins, me dit-il en aparté. Ça m'évitera de l'oublier quelque part... En route. Surtout pas à droite !

Nous redémarrons. À vitesse réduite toutefois. J'aime autant car, rongé par mon frein, je ne peux guère y compter si le besoin s'en fait sentir. Je regrette l'autoroute. Nous y étions en sécurité. Hélas, je n'ai plus d'autre choix que de continuer, en croisant les doigts pour échapper aux mines et traquenards divers. En conduisant, ça n'est cependant pas facile.

Quelques dizaines de kilomètres plus tard seulement nous attend une nouvelle surprise. Il s'agit d'un individu posant totalement nu sur le bord de la route. À notre approche, il gesticule frénétiquement comme un sémaphore emballé. On s'arrête à sa hauteur.

— Holà, les vacanciers ! nous apostrophe-t-il. Vous n'auriez pas une petite place... je suis un malheureux curé spolié ?

Une fois encore, le bas-côté nous réunit : Beauf, Adrienne et moi, curieux, autour de l'escogriffe blême. Arielle, fidèle à son habitude, est restée enfermée.

— C'est quoi cette tenue ! s'exclame Beauf. Vous devriez avoir honte... devant un enfant de huit ans !

— Mais je suis prêtre, mon fils, s'offusque le nudiste.

— Ça n'excuse rien !

— Un prêtre n'est jamais obscène.

Arielle se marre dans la voiture, elle n'en perd pas une miette.

— Et vous croyez que je vais ramasser un auto stoppeur dévêtu, prêtre ou autre mystique ?

— J'ai été proprement dévalisé. On a dérobé chaque pierre de mon église, une à une jusqu'au soubassement. Ils ont volé mon lit, ma table, ma soutane !... je suis nu et ne possède plus rien... nada... pas un fifrelin... mais Jésus n'était-il pas aussi démuné ?...

— Pas de sermon, s'il vous plaît ! l'interrompt Beauf. On aurait pu vous tailler les oreilles en pointe que, personnellement, ça me serait égal.

— Il a un gros zizi, intervient Adrienne.

Je tousse, et Beauf rugit. Arielle sort la tête, jauge la chose sans retenue.

— Cé vrai, quoi ! continue la fillette, vous avez un plus gros zizi que mon papa.

— Tu la fermes, oui ? gronde Beauf.

On entend Arielle qui s'esclaffe. Le curé sourit de ce sourire chagrin, empreint d'amour, que l'on voit sur les enluminures du moyen âge, arboré par de saints personnages compatissant à la douleur des bourreaux occupés à les découper en morceaux dans le but de les convaincre d'abjurer leur foi. Le soleil, à moins que ce soit un mirage, semble lui dessiner une auréole autour de la tête lorsqu'il se penche vers Adrienne.

— Il ne faut pas s'arrêter à ce genre de détail, mon enfant. La valeur d'un homme ne se mesure pas à la longueur de son sexe, qui d'ailleurs est variable selon l'humeur et le moment, mais...

— Allez, on s'en va, coupe Beauf. Trouvez quelqu'un d'autre. Moi, je suis plein.

Le prêtre me dévisage.

— Peut-être que Monsieur, qui n'a rien dit...

— Oh, lui, il ne dira rien... il est muet !

— Ça ne l'empêche pas de conduire une belle auto. Je me rends à Mongibet-la-Cascade, ma nouvelle affectation et future paroisse. Je ne vous demande pas de m'y emmener... vous pourriez simplement me rapprocher...

J'acquiesce du chef sans hésitation et l'invite à monter dans ma Torpédo. Beauf émet un râle de mécontentement.

— Je vais avec eux ! s'enthousiasme Adrienne.

— Ça va pas, non ! grogne Beauf.

— Papa, laisse-moi aller avec eux, gémit-elle. Il est marrant le curé, et puis j'ai plus mon Azor...

Les yeux de Beauf étincellent d'une soudaine malice, phénomène assez peu courant et, par conséquent, remarquable... voire inquiétant.

— D'accord, cède-t-il presque trop facilement. Amuse-toi bien.

Il réintègre son véhicule, empressé me semble-t-il. Adrienne, le prêtre et moi-même l'imitons et le voyage reprend son cours, un peu moins routinier car je ne suis plus seul.

Adrienne est derrière, avec le pilote automatique qui ne sert plus à rien dans cet imbroglio de routes tortueuses. Il profite d'ailleurs outrageusement de la situation pour dormir sans relâche. La fillette a un peu de mal à se faire une place et, finalement, s'installe du bout des fesses au milieu de la banquette. Sa frimousse apparaît entre le prêtre et moi. Elle paraît réjouie.

— On vous a volé votre slip aussi ? demande-t-elle à brûle-pourpoint au prêtre. Ce qui ne lui fait aucun mal puisqu'il n'en porte pas, vu qu'il est nu.

— Pourquoi cette question ?

— Pour savoir si les curés portent un slip sous leur soutane.

— Tu es bien curieuse pour ton âge.

— Cé pas marrant, vous faites comme mon papa, vous répondez jamais aux questions.

— C'est qu'elle ne me paraît pas très intéressante. Il y a des curés avec slip et des curés sans slip. On ne peut pas généraliser. C'est comme les écossais.

— Et vous ?

— Je ne te le dirai pas, ça fait parti du mystère de mon sacerdoce.

— Ah !... Kicéki vous z'a volé ?

— Des touristes ! En cette saison, des hordes sauvages de touristes envahissent la province. Ils raflent tout ce qui traîne en manière de souvenirs de vacances. Ils s'en sont pris à mon église... une petite église, coquette... quoique sans prétention. En moins d'une semaine, hélas ! il n'y avait plus rien, plus un caillou, plus une dorure, plus un morceau de plâtre, plus une esquille de bois... l'archevêché m'a déplacé...il restait une place à Mongibet-la-Cascade...

Curieusement, ce nom éveille en moi une lointaine réminiscence...

— Cé loin Mongibet-la-Cascade ? demande Adrienne.

— Non, pas tellement... deux heures... si on connaît la route... et je la connais bien.

Je me souviens !... Je tire de ma poche la lettre un peu chiffonnée du cousin Azor et montre au prêtre, comme naguère à Beauf, le cachet de la Poste.

— Palot-sur-Trouillon, lit-il. Vous allez jusque là ?

Je fais oui de la tête.

— Quel hasard ! Palot se trouve à côté de Mongibet-la-Cascade... dix kilomètres environ...

Je fais re-oui de la tête.

— Je connais bien le curé de Palot... un excellent ami, Trinquetaille...

Je fais re-re-oui et mime la bedaine imposante de ce brave curé.

— Je vois que vous le connaissez également...

Il reprend l'enveloppe.

— Hubert Japouille... c'est vous ?... évidemment, Hubert, ça vous va comme un gant. Vous allez en vacances là bas ?

Ma mimique ne veut rien dire, et il comprend :

— Oui et non... vous avez de la famille ?... évidemment... Japouille, c'est un nom du terroir. Vous espérez rester longtemps ?

J'ai la tête qui me tourne un peu, à force... je ouïne néanmoins à nouveau.

Adrienne intervient:

— Cé fatigant de parler à un muet... il faut toujours deviner.

Je songe à son père qui ne s'est pas donné autant de peine. Il est de ces égoïstes m'as-tu-vu-je-sais-tout dont l'intérêt porté à autrui est éphémère et rarement gratuit. J'en viens à me demander la raison de ma présence dans une expédition où il n'avait nul besoin de moi. Simplement, son ego se complaisait-il d'une présence muette ? Elle le préservait assurément des oppositions verbales que ses bavardages ne devaient pas manquer de soulever d'ordinaire.

— Vous n'êtes pas un vrai touriste, alors ! remarque le curé. J'aime mieux ça... je ne vous cache pas mon ressentiment envers cette engeance... comme celui-là... (il désigne la voiture de Beauf devant nous). Vous roulez très vite, non ?

Je montre à mon tour, dans un geste d'impuissance, la voiture qui nous précède.

— Il suit papa, explique Adrienne. Il connaît chaque piège de Bison Ravi, mon papa... enfin, cé ce qu'il dit...

— C'est lui qui vous guide ?...

Dans le même temps, les quatre pneus maltraités crissent d'une colère unanime.

— Il roule de plus en vite. Moi, à votre place, je le laisserais filer. Du reste, je connais parfaitement la route. Faites moi confiance, je saurai vous guider sans encombre jusqu'à destination.

— Je crois que vous avez raison, approuve la fillette... il ne faut pas trop se fier à papa...

Le dernier virage s'est négocié sur deux roues seulement, au grand dam du pilote automatique réveillé en sursaut. Suivant les sages conseils de mes passagers, je ralentis l'allure et me laisse rapidement distancer. Je sais désormais la subite libéralité de Beauf permettant à Adrienne de voyager avec nous. Il n'a pas l'intention de la reprendre. Le salaud l'abandonne... « me » l'abandonne !... Comment vais-je affranchir la petite de la sournoiserie de son paternel ? Surtout sans parler...

— Faut pas vous faire de bile pour moi, ricane Adrienne.

— C'est vrai, ça ! s'exclame le prêtre. Ils abandonnent la gamine. Accélérez !

Je grogne, exprimant mon assentiment.

— Non, non... implore Adrienne. Je suis mieux avec vous. Maintenant que je n'ai plus ni mes frères ni mon chien, cé toujours moi qui trinque. Cé l'enfer !

Il n'en fallait pas davantage pour émouvoir un prêtre. Il larmoie et m'engage d'une pression de la main sur mon genou à modérer l'allure. Me voilà beau. Comment vais-je expliquer ça à Azor ?

— Pauvre petite, compatit encore le curé. Oh ! Regardez !

À la sortie d'un virage serré, deux traînées noires salissent la route et se dirigent droit vers le parapet, défoncé. Au-delà et dix mètres en contrebas dans le ravin, la voiture de beauf, écrabouillée, flambe en dégageant une épaisse fumée sombre. Pas de trace des occupants. Je freine.

— Continuez, dit le prêtre en faisant un signe de croix. Ce n'est pas un spectacle à infliger à une enfant.

Je m'effectue. L'ambiance est devenue pesante. D'ailleurs la Torpédo rechigne et vrombit à la surcharge. Longtemps, Adrienne demeure silencieuse. Nous également... je serais d'ailleurs fort en peine de faire autrement... jusqu'au carrefour suivant :

— Prenez à gauche, me renseigne le prêtre. Ça rallonge un peu, mais nous éviterons les sbires de Bison Ravi.

— Vous croyez que papa est tombé dans un piège ? questionne enfin la petite fille sortant de son mutisme.

— Non. Simplement, il roulait trop vite.

Il toussote, gêné, puis reprend :

— Tu sais, je n'ai jamais eu d'enfant... c'est tellement cher, un curé a peu de moyens... pourtant, ça me déplairait pas d'en avoir...

— J'ai pas besoin de grand chose.

— Je le pense aussi... de toute façon, je n'ai rien à t'offrir... un prêtre ne possède rien, sinon un grand cœur. Si ça te suffit, je t'emmène avec moi à Mongibet-la-Cascade. Je te propose une vie simple, une vie de campagnarde...

Adrienne s'accroche à son cou, et désormais nous n'entendrons plus un mot jusqu'au terme du parcours, seulement des sanglots retenus assortis de reniflements, sans qu'on sache très bien de qui, du curé ou de l'enfant, ils proviennent.

*

Deux heures plus tard, le village est en vue.

— On y est ! jubile le prêtre. Arrêtez-vous là, je préfère arriver à pied au village... en toute humilité.

Je me gare. Ils descendent tous les deux. Adrienne m'embrasse longuement avec ferveur et le prêtre me serre chaleureusement la main.

— Au revoir, Hubert, ça a été un réel plaisir de voyager avec vous.

Je tapote une dernière fois la joue ronde d'Adrienne.

— Ne vous inquiétez pas, j'en prendrai soin. Je l'ai adoptée et elle aussi, je crois, m'a adopté. Mais vous pouvez venir nous voir de temps en temps. Vous ne serez pas loin.

Il se tourne vers une colline proche.

— Palot est juste derrière. Vous prenez la première à droite, ensuite toujours tout droit. N'ayez aucune crainte, vous êtes loin des itinéraires de délestage. La voie est libre... Allez, on m'attend dans ma paroisse... Bon vent, Hubert. Que Dieu vous garde !

Ils s'éloignent en m'adressant de grands signes d'adieu, et je souris à ce spectacle si charmant d'un curé entièrement nu tenant par la main une petite fille blonde. Tous deux marchent sur une mauvaise route de campagne, mais leur cœur est si léger qu'ils ne sentent pas les cailloux pointus blesser leurs pieds fragiles.